

Les plantes et l'effroi

Vieux fantasmes, illusions, nouvelles peurs

Pierre Lieutaghi

On dit que Mondrian, lorsqu'il se trouvait à une table d'où il pouvait voir un arbre par la fenêtre, demandait à changer de place. Peintre des arbres dans sa jeunesse, avait-il fini par redouter leur confusion graphique, rebelle à toute linéarité, à toute tranquillité ?

On a plusieurs fois parlé, pendant les séminaires de Salagon, du désordre végétal et des tentatives très anciennes d'y opposer des structures explicatives, du moins rassurantes, que ce soit par la construction mythique ou la plantation d'un jardin par (contre-)nature ordonné.

On a aussi évoqué l'essence *effrayante* de la plante, être double habitant à la fois le monde des vivants et celui des morts, que l'arbre illustre au plus haut point, avec, de surcroît, pour certains arbres, une présence regardée comme immortelle.

La plante "invasive" a été questionnée comme inductrice de crainte, celle d'une dictature verte, éventuellement capable de bouleverser les équilibres terrestres et marins... Non sans menaces directes sur la santé humaine, qu'illustre la guerre contre l'ambrosie.

Dans nos cultures, la plante, en charge de la renaissance printanière, rassure l'année, le cœur, repeuple sans cesse le vieil imaginaire.

En même temps, elle inquiète : à moitié complice de l'hiver qui la vainc sans la détruire, son pouvoir d'étonnement joyeux ne peut jamais faire oublier l'inverse noir qu'il vaut mieux garder sous silence. Le blé reviendrait-il sans l'exil souterrain de Perséphone ? Mais nul ne nomme Hadès, son époux, roi des Enfers.

Les rituels antiques de cueillette, dont Delatte (1938) a fait le premier bilan, témoignent de l'attention craintive aux "possesseurs" souterrains du végétal, qu'ils faut apaiser avant d'arracher l'herbe médicinale dont on privilégie alors la racine. Ces gestes protecteurs peuvent aussi s'apparenter à un troc.

On rappellera toutefois que, comme la plante n'est jamais *adorée* pour elle-même, elle n'est que rarement *crainte* pour elle-même (la carnivore, les invasives...).

Le plus souvent, c'est comme *support, complice, agent d'une intention qui la manipule*, qu'elle se fera redoutable, redoutée.

Ce domaine de l'ethnobotanique où plantes et peurs s'associent, très vaste et renaissant aujourd'hui sous de nouvelles formes, ne peut être cerné en un seul séminaire.

On ne fait ici qu'en évoquer des thèmes de première évidence, sans prétendre qu'ils n'éludent pas des manifestations plus discrètes mais d'intérêt peut-être égal.

• *Les plantes qui font peur par elles-mêmes*

Les BD des années 50 évoquent souvent les *plantes carnivores*, thème tombé en désuétude bien avant qu'on se mette à cultiver sarracénie et rossolis en appartement. Il n'est pas exclu que l'image de la *Rafflesia*, "plus grosse fleur du monde", y ait sa part : l'imagerie du XIX^e siècle en faisait une monstruosité.

Les vieilles rêveries de gigantisme, où l'humain se retrouve très petit face aux menaces de la "nature primitive", interviennent aussi dans la construction du végétal mangeur d'hommes. La confusion des Règnes où s'illustre la plante carnivore relève d'un imaginaire où le végétal acquiert les prérogatives de l'animal — l'inverse, réducteur, n'étant guère attesté.

La plante carnivore, qu'on peut acheter dans toute bonne jardinerie, n'est pas sans relever de cette fascination pour le mélange des règnes. Dans son vivarium humide, devant la fenêtre, nous confirme-t-elle dans un état sans ambiguïté, flatte-t-elle notre fascination pour l'ambiguïté ?

On évoquera ici la plante qui, dans les croyances solognotes, égare les pâtres qui la foulent, le *matagot* (possible corruption de "mandragore"). Ce n'est que le modeste rossolis, *Drosera rotundifolia*, petite plante carnivore (bien entendu non reconnue comme telle) des prés tourbeux, regardée par ailleurs comme aphrodisiaque dans l'ancienne médecine. L'*égarement* et ses métaphores... La part "carnivore" serait à regarder de plus près.

Dans un ordre contraire relevant des fantasmes post-rousseauistes de la "deep ecology" (la nature est bonne, c'est l'homme qui est mauvais ; œuvrons au retour de la vraie nature moins l'homme), reviennent en force les célébrations d'une nature végétale occupée non seulement du bien de ses créatures mais essence même, génératrice, de ses créatures.

Le succès du récent *Avatar* fait partie des grands événements modernes qui intéressent l'ethnobotanique.

Ce thème des plantes par elles-mêmes effrayantes concerne aussi la question des "invasives", déjà évoquées plus haut, propices aux discours à faire peur, que le séminaire de Salagon a déjà quelque peu commentées.

L'*organisme génétiquement modifié* renouvelle et multiplie aujourd'hui cette peur du végétal pour lui-même, dont on perd de vue qu'il a été *manipulé* telle la mandragore. Il n'est pas impossible que le maïs devienne un jour plante effrayante *par elle-même*.

Être fourbe sous des apparences familières, la plante OGM a des pouvoirs analogues à ceux du fruit ensorcelé. Si ce n'est que, désormais, c'est la Terre tout entière qui se voit proposer la pomme.

Les responsables de la com chez Monsanto devraient relire Blanche-neige.

Cette duplicité moderne du végétal suscite bien des craintes, et un discours composite entre arrogance savante, adhésion par inculture, panique millénariste, fondamentalismes de diverses natures. Il est souhaitable que le séminaire y prête attention.

• *Les ambiguës*

Entre plante manifestement méchante et plante innocente, les gradations manquent parfois de netteté. Amical ici, un végétal peut se faire hostile ailleurs. Cela peut tenir à des contingences culturelles/historiques dont notre temps n'a plus que des expressions dispersées, difficilement intelligibles.

On a déjà évoqué, à Salagon, le cas du sureau, arbuste exemplaire dans bien des expressions socialisées. Regardé comme une présence bienfaisante en certaines contrées d'Europe (ainsi dans les domaines germanique et scandinave), il est craint en d'autres régions — où les sorciers taillent à l'occasion leur baguette dans ses rameaux creux. C'est l'un des végétaux qu'on n'arrache pas quand il lève au pied de la maison. Enfreindre cette règle appellerait mort d'homme (au figuier s'associe un interdit semblable). Ici on apprécie ses baies, ailleurs elles sont regardées comme vénéneuses.

Ces perceptions diverses relèvent probablement d'anciennes associations avec des divinités de la végétation, avec des mythologies de la nature associées à des aires culturelles aujourd'hui plus ou moins remaniées, voire effacées.

On conserve crainte ou confiance sans plus savoir ce qui les justifie.

Cela se vérifie aussi bien avec le figuier (en brûler le bois porte malheur, sauf le soir de Noël), le noyer (grand producteur d'images effrayantes), l'aubépine, qui, festive dans la haie, amène le mauvais sort à sa suite si elle entre en bouquet dans la maison, etc.

Peu regardée, tels bien d'autres domaines de la relation végétal/sociétés en Europe, la plante ambiguë se relie à bien des interrogations où l'ethnobotanique appelle à croiser les approches de l'anthropologie culturelle, de l'histoire, des sciences du vivant.

• *La grande peur des forêts*

De nos jours, *dans les cultures occidentales, la peur du végétal semble se confondre avec celle de la forêt.*

Disséminé dans l'espace agricole ou planté dans les lieux habités, l'arbre jalonne tranquillement le territoire humain, fait signe amical, désigne de loin la maison, garde la mémoire des ancêtres. On y suspend l'escarpolette.

Rassemblés en forêt, voire en parc suburbain ou en simple bosquet, *les arbres convoquent l'ombre.* Dans l'ombre des forêts, on ne sait pas ce qui revient aux profondeurs. La nuit est double en forêt ; les arbres, tous les contes le disent, s'y font créatures terrifiantes.

On se promène en famille, le dimanche, à Fontainebleau ou à Tronçais, dans les Landes ou à la Sainte-Baume, mais pas la nuit. L'habitant des boulevards, l'habitué des terrasses, si la nuit le surprend dans les bois, devient Petit Poucet.

C'est aussi que *la forêt manipule l'espace*, déroute. C'est un labyrinthe plus insidieux que celui du Minotaure car il fait croire à des repères. La forêt multiplie les repères jusqu'à effacer tout repère.

On n'oubliera pas que le monstre des forêts a l'apparence habituelle du *Dragon*. C'est le feu toujours en puissance dans l'univers des arbres. La forêt atteste dans les flammes qu'elle est aussi de la nature des laves souterraines.

• *Les plantes complices des sorts*

La *magie* (qui se fonde en grande partie dans l'Antiquité, pour ce qui met en jeu le végétal) use largement du végétal en *support de charmes*, sans que, comme on l'a dit plus haut, la nature propre de l'espèce ou de la variété mises en œuvre compte forcément pour elle-même : *on redoute bien moins la plante que de ce dont on l'a chargée.* Une plante, d'ailleurs, peut assez souvent se voir substituée à une autre sans que varie le pouvoir.

Importent à coup sûr pour ce qu'ils suggèrent, des végétaux plus ou moins anthropomorphes comme la mandragore, dont le Séminaire a déjà parlé mais dont il reste toujours à dire, ou les Orchidées sauvages aux tubercules palmés (*Dactylorhiza*, nigritelle, etc.), encore d'usage dans les charmes d'amour (dont les sorts d'impuissance) des pays musulmans.

Ce n'est pas forcément la *plante vénéneuse* qu'on choisit pour induire le mal. Il semble que, dans nos cultures (à l'exception des champignons, mais ils ont quitté le règne végétal...), elle soit peu crainte pour elle-même en dehors de la vénérosité.

La connaissance orale repère parfaitement les vénéneuses, met en garde les enfants, construit si nécessaire des catégories dont on se défie, même si toutes leurs représentantes ne sont pas également dangereuses. L'extension de l'aubergine a été contrariée par son assimilation à la belladone. La ciguë, très redoutée car elle a de nombreux sosies, détermine un "genre ciguë" dont on se méfie, qui réunit beaucoup de grandes Ombellifères.

La médecine populaire évite ces plantes trop périlleuse à manier. Elle en laisse l'usage à la sorcellerie — du moins à ce qu'on dit de la sorcellerie. Les "manuels" en parlent bien moins que de ces plantes supposées banales mais à charge symbolique très forte.

La sorcellerie n'a pas forcément besoin du poison pour tuer.

Chercher à discerner le *symbole* porté par la plante (s'il est décelable à travers les textes, les paroles, au vu du végétal lui-même, etc.), souvent sans lien manifeste avec le propos du charme, ne s'apparente pas à la quête des médecins alchimistes qui tentaient d'expliquer les propriétés d'une plante par des signes inaperçus avant eux, qu'ils fallait découvrir.

C'est tenter de percevoir, moins que le signe seul, les raisons diverses d'un usage (en l'occurrence) malfaisant.

La volonté de nuire requiert plus d'efforts que celle du bien. Elle est déjà, par essence, d'un monde double, triple avec l'injure au Ciel. La médecine "blanche", au besoin, se contentera d'ajouter au remède matériel une prière, ou une conjuration que son intention innocente.

Pourquoi la potentille quintefeuille, mise sous un oreiller, empêche-t-elle de dormir (*Grand Albert*, II, 1). Regardait-on sous son oreiller avant de souffler la bougie ? Ce genre de crainte a-t-il des équivalents modernes ? Qu'est-ce qui relie la quintefeuille, "plante main", au tubercule de la nigritelle ? Est-ce bien la feuille composée-palmée de la quintefeuille qu'il faut considérer dans le pouvoir d'insomnie, ou les longs stolons grêles ? Ou bien cette plante, alliée polyvalente du sorcier, suffit-elle, par elle-même, à induire tout maléfice ?

C'est surtout le jardin, le chemin, le pré de la magie qu'il convient de visiter. La clairière aux belladones, la haie aux bryones, ont moins de secrets.

Vecteurs de sorts, les plantes, aussi, en *préservent*.

On pourra considérer la "gestion des peurs" dans l'intention protectrice où les ressources proposées par la flore ne sont pas moins nombreuses.

Certains végétaux se tiennent dans l'ambiguïté, telle la rue. D'autres sont franchement du côté clair, comme l'armoise ou le millepertuis. Il est souhaitable d'approcher la problématique en s'appuyant sur des exemples moins rebattus.

Pour le *Grand Albert* (II, 1), qui tiendra dans la main l'ortie et l'achillée millefeuille "n'aura point de peur et ne sera point effrayé à la vue de quelque fantôme".

On se rappellera que la médecine arabe trouve de nombreux *contre-charmes* chez les plantes, non moins divers que ce qui intéresse le jeteur de sorts. On retrouve ici les résines et autres substances à brûler. On pourra tenter de comparer le recours aux parfums à la mise en œuvre de l'infect, plaisant aux démons mais pas toujours (certains ont un nez délicat).

Les démons travaillent à la confusion des signes de la nature. On leur doit le parfum parfois délicieux de certaines plantes vénéneuses, comme le muguet.

• *Plantes qui guérissent la peur*

Outre les contre-charmes, certaines plantes ont le pouvoir de guérir les peurs sans recours (en tout cas décelable aujourd'hui) à la magie.

Une enquête piémontaise relève une *erba de la paura*, non identifiée.

En Vaucluse, c'est la plante qualifiée "d'arnica", l'inule des montagnes, dont on prescrit la teinture alcoolique "pour les frayeurs".

Il est utile d'explorer les indications des remèdes végétaux anti-traumatiques de la médecine populaire, où la part du choc psychique peut être prise en compte.

• *Un thème complexe.*

Ce qui précède est loin de cerner la problématique où les plantes suscitent, préviennent, soignent la peur.

En notre temps, si le végétal redevient vecteur des craintes associés à des pouvoirs secrets, (la génétique prend la relève de la magie), il conserve aussi beaucoup de son impact sur l'imaginaire. Une enquête, à la tombée du jour, en lisière de la forêt de Fontainebleau, enseignerait beaucoup sur la perception moderne de la nature.

Il reste beaucoup d'interrogations "ethnobotaniques" à conduire dans un monde qui accuse les platanes de complicité dans l'hécatombe routière, et d'un autre bord classe leur alignements au patrimoine paysager.

